

LES PINTXOS D'OROITZA

A l'image des pintxos, ces petites bouchées succulentes, méticuleusement préparées et vite consommées, Oroitza vous propose ces bribes d'histoire hendayaise sans prétention, rien que pour le plaisir d'une brève évocation du passé



Pierre Loti en basque (Source : Archives Pierre Loti-Viaud)

Pintxo VI

Pierre Loti à Abbadia

Il est à Hendaye un lieu que Pierre Loti a fait particulièrement sien ; en dix ans, il lui a rendu plus d'une cinquantaine de visites, toutes consignées dans son *Journal*. Situé à l'écart de la vieille ville, il n'a pas été possible de l'inclure dans le parcours des Journées du patrimoine. Ce pintxo compense virtuellement le manque. Il se présente comme le pendant du premier, mais dans un autre style.

[NB - Les citations sont données telles quelles et l'orthographe des noms propres se conforme à celle utilisée à l'époque par les intéressés]

Jean-Louis Marçot



Le château d'Abbadia, suspendu dans le temps © JLM

Ce lieu est la pointe Sainte-Anne, derrière les Deux-Jumeaux, promontoire dominant le golfe de Biscaye, planté en son centre « tellurique et mystique » d'un château qui attire aujourd'hui, par sa position et son architecture, tous les regards. L'édifice se dresse, au-dessus de la plage d'où il ne se voit pas, comme un défi à la frivolité et à la modernité envahissantes, amer destiné à guider des navigations toutes intérieures et recueillies.

« Un petit recoin du passé » (24 décembre 1895)

Lorsque Pierre Loti le découvre, le 28 novembre 1892, en répondant à l'invitation de ses propriétaires, il habite Hendaye depuis déjà un an. Par une anti-datation dont l'écrivain est coutumier, cette rencontre majeure est avancée, dans la dédicace de *Ramuntcho*, à « l'automne 1891 », soit aux premiers jours de son affectation sur le *Javelot*.

Ce 28 novembre, Virginie d'Abbadie le reçoit sans son mari occupé à Paris. Et c'est cette dame, de 22 ans son aînée, étrangère à ses idées, à ses goûts, au Pays basque même, à laquelle il déclare, officiellement par sa dédicace et intimement dans son *Journal*, devoir son initiation au pays dont il s'éprend.

Avec Antoine, qu'il aura assez peu fréquenté, la relation sera différente. Antoine d'Abbadie est un aristocrate d'origine en partie souletine qui a fait très tôt le choix de revenir à ses racines basques et de les fortifier. Anthropologue, linguiste, géographe, astronome, grand voyageur, académicien, il consacre sa fortune à des recherches désintéressées et à la promotion de la basquitude. Son projet d'établissement à la pointe Sainte-Anne, assez loin de ses terres ancestrales, date de 1851. Deux ans plus tard, il prend pied à Aragori d'où il dirige la construction d'un premier observatoire « *afin de contribuer, si Dieu me le permet, à l'avancement de la science de mon pays* ». Achevé au moment où il entreprend l'érection du château, le 30 janvier 1864, ce premier essai se révélera un fiasco. L'observatoire sera reconstruit dans le château même.

Entre-temps, pressé par l'âge et les convenances, Antoine a trouvé

femme : une Lyonnaise, d'origine grand-bourgeoise, de belle éducation religieuse, artistique et intellectuelle. Lorsque le mariage est célébré en 1859 à Lyon, il a 49 ans et elle en a 27. Tous deux fervents catholiques, ils s'opposent en religion (elle plus libérale que lui) comme en politique (l'une bonapartiste, l'autre royaliste). Ce sont des réactionnaires atypiques qui portent haut leurs couleurs. Celle que préfère Virginie est le blanc. Le couple n'aura pas d'enfant.



(Denise) Virginie d'Abbadie née Vincent de Saint Bonnet le 10 août 1828
(Source : archives d'Abbadia)

Installée à Aragori, l'épousée se met à apprendre le basque qu'elle parlera couramment et non sans fierté, et, par tous ses talents, elle va assister son mari, « le Maître », « le Seigneur », dans son travail scientifique, la gestion du domaine et surtout le grand-œuvre que sera le château, qu'ils signeront de leurs monogrammes entrelacés. Elle surveille les travaux, tient la comptabilité, donne son point de vue sur

les plans, les décors, les plantations, les devises et adages qui émaillent l'ensemble...

Depuis son élection à l'Académie des Sciences, Antoine a acquis un appartement rue du Bac à Paris où ses multiples obligations savantes très souvent l'appellent. Pierre Loti ne le retrouve au Pays basque que pour les grandes occasions, cérémonies, offices, tournois (de pelote) au château ou pour les Fêtes basques qu'il a fondées et préside depuis 1853. Peu d'affinités rapprochent les deux immortels, et s'ils ont l'un et l'autre voulu marquer de leur sceau leur époque et au-delà, leurs itinéraires les séparent radicalement. Mais Antoine est un « ami », l'écrivain se plaît à le répéter et avec son épouse, il forme le couple des « vieux châtelains » dont la présence donne une autre partie de son charme au Pays basque. Il le comprend quand pour la première fois, Virginie lui fait entendre *l'irrintzina* et que, revenu auprès des gens du peuple, sur le pont du *Javelot* ou dans les chemins de contrebande, il vérifie que ses compagnons et camarades poussent ce « cri de l'âge de pierre » très naturellement, et pas seulement en « Basques renforcés ».



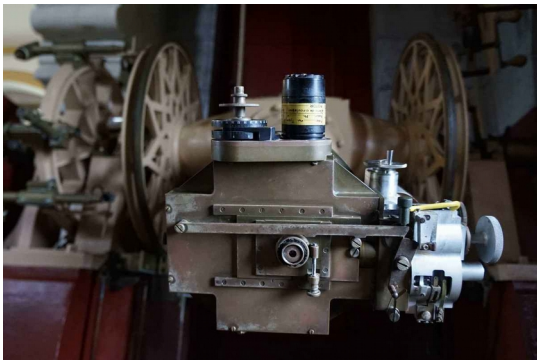
Entrée dans le domaine d'Abbadia (avant 1911) (Source : Archives d'Abbadia)

« Venir à Abbadia équivaut presque à aller sur la planète

Mars » (9 janvier 1898)

Ce 28 novembre 1892, Pierre Loti « monte au château d'Abbadia, voir M^{me} d'Abbadie qui y est seule ». La route qu'il trace par les dunes et la plage puis par des chemins hauts l'enchantent durant une heure. Lorsqu'il découvre les traits de cette grande femme qu'Odette Valence décrit comme « maigre, toujours vêtue de robes blanches impeccables quant à la blancheur mais toujours en loques », le dandy obsédé par le spectacle de la beauté doit refreiner son regard. La biographe ajoute que « sa figure ravagée avait de minuscules plaies de couperose, et, pour les cacher, elle collait dessus de petites triangles découpés dans du papier blanc ». Antoine quant à lui déplore son « nez phénoménal ». Mais celle qu'il ne s'autorisera jamais à prénommer Virginie se présente voilée par l'âge et les atours d'une « fée » trônant dans « un décor de féerie ». Elle lui joue au piano d'antiques danses basques puis, par une savante mise en scène et avec l'aide de deux « hommes crieurs », lui révèle l'irrintzina : c'est un saisissement.

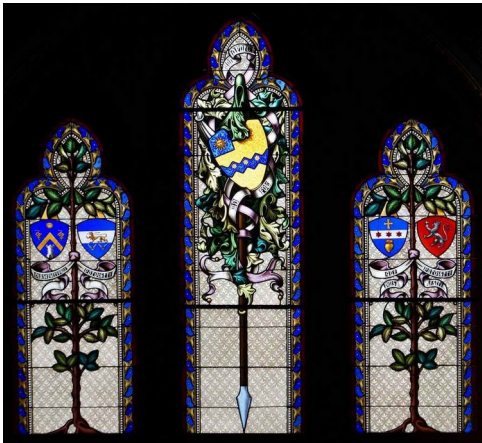
À sa deuxième visite, le 16 décembre suivant, Virginie à nouveau seule l'initie à l'observation astronomique. Après l'immensité du temps creusée par le cri primitif, l'écrivain découvre avec ravissement les « immensités cosmiques », calé derrière le télescope zénithal du château.



Télescope zénithal d'Abbadia. ©JLM

Lors de la visite suivante, il est initié à la « pelote avec gant » et désormais il viendra régulièrement se perfectionner et se mesurer à ce jeu, notamment lors de la partie traditionnelle « du grand jeu de paume » du dimanche où s'affrontent les gens d'Abbadia et d'ailleurs.

Le 3 avril 1899, un sombre lundi de Pâques, Loti note : « *je m'en vais à pied à Abbadia, avec mon béret et mon bâton basques, me sentant quelqu'un de ce pays-ci – M^{me} d'Abbadie me joue, dans le silence et sous ce ciel sombre, d'exquises vieilles choses de Bach et de Haëndel* ». Outre le répertoire basque, Virginie, pianiste de grand talent, lui fera connaître des « musiques de rêve » comme le prélude et choral de César Frank et l'invitera à Aragori jouer de son « merveilleux » Pleyel. Le décès, en mars 1897, du « vieux châtelain » n'a pas modifié leurs habitudes. Antoine, mort dans son logement parisien, est enterré dans la crypte de la chapelle d'Abbadia. C'est là que son épouse, elle aussi décédée à Paris 4 ans plus tard, le rejoindra. Leur tombe porte gravée la devise maîtresse des lieux : « **PLUS ESTRE QUE PARAISTRE** », un apparent paradoxe pour des êtres si soucieux des formes...



Vitraux du grand escalier du château d'Abbadia. © JLM

Pierre Loti a livré très peu de descriptions du bâti d'Abbadia, réservant son observation enthousiaste aux « merveilleux » paysages

naturels du domaine. S'il qualifie le château de « somptueux » (27 novembre 1893), il n'entre dans aucun détail. Pas une seule fois, il ne met en parallèle sa maison de Rochefort avec celle de ses aînés et devanciers. Œuvres toutes deux symboliques et ostentatoires, l'une en milieu rural, l'autre en milieu urbain, la première surgie sur plan, ex nihilo, la seconde aménagée successivement, celle-là signée par un couple pieux, celle-ci par un solitaire sans foi, elles se sont construites en s'ignorant et se ressemblent pourtant. Abbadia est terminée lorsque, en 1877, Loti se met à créer la salle turque dans la maison familiale qu'il a rachetée, amorce d'un cycle d'extensions et de métamorphoses spectaculaires. S'il y a matière à y déceler l'influence d'Abbadia, ce sera peut-être dans certains conseils et dons d'objets (29 juillet 1895) et dans l'agencement de la mosquée entre 1895 et 1897. Et certainement la vision de tant de « féerie » aura été un suprême encouragement.

Quand Loti, de retour d'Abbadia, confie ses impressions, les intérieurs forment un cadre à peine esquissé. L'essentiel est dans la scène humaine qu'ils accueillent. Leur effet n'en est pas moins patent, comme dans cette notation du 25 décembre 1895 : « *Nous sommes assis sous le porche somptueux et doré du château d'Abbadia, devant les grands bois et les Pyrénées brunes, devant cet immense décor de solitude et de calme qui fait qu'on perd ici la notion des temps. Une paix infinie, épandue dans les alentours vides, nous sépare du reste du monde : scène d'autrefois que nous formons, petit recoin du passé. Sous le porche de granit aux archaïques sculptures dorées, il y a Mme d'Abbadie vêtue en châtelaine d'autrefois ; son vieux mari, les cheveux blancs épanchés sous sa houppelande de fourrure, pareil à quelque sorcier du moyen âge ; debout derrière eux, les domestiques en livrée, l'un tenant « coco » [Koko] la bête d'apocalypse, - et devant nous assis, inspirés, les yeux dans le rêve, les trois improvisateurs basques – longtemps ils nous chantent leurs vers, en fausset d'arabes, sur de vieux airs montagnards, dont on ne sait plus l'origine lointaine. Longtemps ils chantent, jusqu'à l'heure du soir d'or...* » La « scène » a été arrangée par Virginie qui, dans une lettre du 7 décembre, en invitant son ami, lui suggérait : « *Peut-être n'avez-vous jamais rien entendu de ce genre* » ?



Ce qu'on voit aujourd'hui du perron du château. ©JLM

Une deuxième note du 12 décembre 1897 fait intervenir le grand salon, après le décès d'Antoine : *« Par grande bourrasque d'hiver, à Abbadia où nous nous étions donné rendez-vous auprès de la vieille châtelaine bizarre et charmante, la belle reine Mathilde et moi... [...] assise dans un haut fauteuil gothique, moi, sur un tabouret à ses pieds ; la vieille châtelaine enveloppée de châles de deuil, effondrée dans un coin de la haute cheminée, ayant l'air de quelque bonne fée d'autrefois – et étincelante d'esprit. »*



Le salon rouge au décor oriental d'Abbadia © JLM

L'ultime mention porte, le 13 mai 1902, sur le « boudoir rouge » ou « petit salon rouge » ou « salon arabe », après le décès de Virginie : « *Je me suis promené longuement dans les grands bois magnifiques, pleins de fleurs et d'herbes folles, sur les falaises d'où nous avons souvent regardé ensemble finir les côtes de Biscaye. Je me suis assis dans le boudoir rouge où elle me recevait souvent. Et puis je suis descendu, sous la chapelle, dans un caveau humide et froid, où son nom est gravé sur la pierre tombale, et je suis resté là longtemps seul, à évoquer mon amie aux cheveux blancs. Et au baisser du soleil, je suis rentré dans ma maisonnette solitaire...* »

Les Abbades, à ma connaissance, n'ont pas en retour visité Loti à Rochefort et si Virginie s'est quelquefois rendue dans « la petite maison » de son ami à Hendaye, pour retrouver sa femme Blanche et leur fils Samuel, ou Nadine, sa mère, elle s'est bien gardée, répète-t-elle sur les petits mots qu'elle glissait dans sa boîte aux lettres, de troubler le travail de l'artiste qu'elle imagine claquemuré dans sa « tour d'ivoire » (13 janvier 1895).

Sauf exception, pour l'essentiel la relation de l'écrivain avec les Abbades sera restée hendayaise.

« Vous pensez peut-être en tournant mes feuilles : Mais de quoi se mêle Mme d'Abbadie ? »

Et son attrait supérieur a résidé pour Loti dans les innombrables « causeries » dont le château et Aragon ont été le siège. Il y prit un plaisir que son interlocutrice partageait sans réserve. La vieille dame, entourée de ses animaux de compagnie auxquels elle ne refusait rien, ses lévriers, ses chats, et plus impressionnants ses deux aigles, et Koko perché sur son épaule, le vieux cacatoès qui ne savait dire que *Purgatoire !* ne se bornait plus à révéler à l'écrivain de renom les secrets du Pays basque dans l'espoir qu'il en ferait bon usage et saurait en capter la quintessence. Loti lui a dévoilé le ressort de son écriture et au-delà, de sa vie : « *un besoin de durer, de faire durer ceux que j'aime, de faire durer l'amour, qui devient une incessante angoisse, quand la foi a fait place à la vision très nette du trou noir de la mort...* » (novembre 1894). Et c'est ce désir moteur que la châtelaine s'offre à protéger, suivant une vocation qu'elle considère « naturelle », un « *droit de lointaine* »

maternité », lui explique-t-elle dans un courrier indatable car disloqué, « *le droit de vous dire tout ce que je crois être bon à dire pour votre bien...* ». Et lorsqu'elle lui confie dans la foulée « *je voudrais que vous m'embrassiez* », c'est sans ambiguïté le baiser d'un fils ou d'un jeune frère qu'elle espère.

Virginie prendra très au sérieux le rôle qu'elle s'est d'office attribué, l'appuyant sur l'« instinctive confiance » (septembre 1894) que lui inspire cet homme « aux 12 trésors » dont elle n'ignore pas la complexité pour avoir « vécu plusieurs existences » (9 mai 1897). Elle voudra protéger sa réputation à Hendaye en l'éloignant de ses mauvais génies – elle vise notamment le Dr Durruty -, en lui évitant les faux-pas, en le soutenant contre ceux qu'elle appelle « les imbéciles ».



Pierre Loti en basque (Source : Archives Pierre Loti-Viaud)

Elle voudra protéger sa carrière littéraire mais aussi militaire, s'employant, par exemple, à le dissuader de démissionner suite à de « petits désagréments » dans son commandement du *Javelot* qu'elle ne précise pas et dont le *Journal* ne porte pas trace. « *Ne serait-ce pas folie, l'interroge-t-elle le 1^{er} décembre 1896, de fermer devant vous volontairement sans aucune raison valable une carrière au moment où elle prend une réelle importance ?* » puis en l'encourageant dans ses démarches pour sa réintégration après sa mise à la retraite d'office fin 1899 et ce d'autant plus passionnément que son cher Brazza est lui aussi dans la charrette.

Protéger sa santé en lui prodiguant maints conseils d'hygiène et de remèdes, en lui faisant livrer des corbeilles de fruits d'Abbadia, surtout des kakis et plaquemines dont il raffole, en l'incitant à abandonner sa petite maison louée aux Durruty qu'elle juge trop étroite et malsaine et à s'installer au château « *dans cet air tout neuf, qui n'a servi à personne, qui n'a rien effleuré de suspect avant de nous arriver* » (27 juin 1897). « *Si j'allais vous enlever ?* » plaisante-t-elle à moitié (6 juin 1897).

Elle voudra également protéger son couple en rappelant l'époux et le père à ses devoirs et en vantant les qualités et les mérites de Blanche qu'elle estime digne d'être une amie.

Mais c'est surtout contre lui-même que la vieille dame entend protéger son ami. Elle lui propose une méthode, bien connue au pays où elle a été inventée (Ignazio Loiolakoa 1491-1556) : l'examen - « strict » appuie-t-elle - de conscience, qu'elle renomme également « tête-à-tête avec vous-même, yeux dans les yeux » (14 mars 1896).

De quelle influence sur la vie et l'œuvre de Loti auront été ces causeries abbadiennes prolongées de manière épistolaire ? L'« enfant gâté » ne semble pas contester à Virginie le rôle particulier que l'âge et la piété lui permettent de tenir à ses côtés. « *Si vous m'aimez assez, la prie-t-il en octobre 1894, pour entendre la triste confidence que vous avez une première fois repoussée, je vous la ferai humblement comme à genoux à un confessionnal* ». Cette supplique lui est adressée au moment crucial où l'écrivain a décidé, de manière « irréparable » annonce-t-il, de prendre

une concubine basque, Crusita, en vue d'une descendance conforme à son désir. Virginie a résolu d'ignorer cette « histoire hendayaise » pour ne pas risquer la rupture avec son ami.



Virginie d'Abbadie sur le perron du château, 20 ans avant sa rencontre avec Loti (Source : archives d'Abbadia)

La question est donc restée « taboue » entre eux, jusqu'à ce que naisse en juin 1895 à Rochefort un premier enfant basque et avec lui le désir de la mère d'une reconnaissance officielle. Devant le « risque » d'une nouvelle liaison, Virginie ne peut plus se contenir. Sa plume devient acerbe, si crue même que quelques pages ont été escamotées. Dans ce courrier de l'été 1896, elle menace : « *Croyez bien, lui écrit-elle, qu'on ne viole pas impunément certaines lois, certains droits [...] et plus les âmes sont de h^e trempe plus elles en souffrent.* » L'épistolière en appelle à Blanche, sa légitime, elle en appelle à sa mère – « *je me mets à genoux devant vous pour vous supplier d'écouter votre mère* » -, et lui rappelle que « *remplir son devoir ; c'est la seule chose sur laquelle, une fois le tems écoulé on repose son âme avec délice* ». Elle en veut à l'élué basque. Elle en veut surtout à Durruty, l'entremetteur, « *ce pourvoyeur de chair chrétienne, ce*

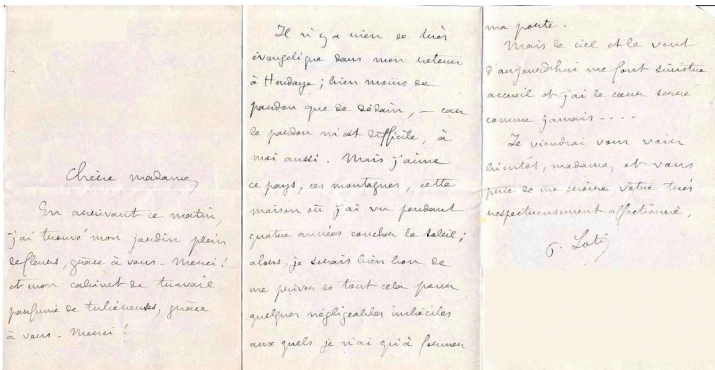
confident traître que vous appelez le seul être à figure humaine que vous ayez trouvé à Hendaye ! » (31 août 1898). Mais chancelante, l'amitié se relève et le 5 septembre 1896, Loti peut noter dans son *Journal* : « À Abbadia, où je fais la grande paix avec M^{me} d'Abbadie – qui admet à présent l'existence de Crucita et Ramondchito ».

Les courses de taureaux sont une autre pomme de discorde. La dame d'Abbadia les a en horreur à cause de leur cruauté et du mauvais exemple qu'elles donnent. L'écrivain y voit lui des « jeux héroïques » (octobre 1894) qui auraient la vertu d'aguerrir - de préparer les hommes à la nécessaire violence et à la guerre. « *Nous sommes aux antipodes* » tranche-t-elle dans sa lettre du 16 octobre 1894. Que son ami approuve le « plaisir odieux », « sanguinaire », qu'on prend à « faire souffrir » les animaux (10 octobre 1894) est une grande déception. Mais l'idée qu'en sus il prenne la plume pour le vanter lui est insupportable.

Paris 14 mars 96
 Cher Monsieur, bien, dans la joie de
 revoir et aussi dans la surprise de
 la tournure inattendue de l'histoire humaine
 ma critique a été trop mince... voulez
 vous me permettre d'y revenir, j'insister
 sur... comment dire tout être très correct
 le mot rationnel vous paraît-il bien
 impertinent ? Non, n'est ce pas, si je
 le trouve assez juste ! En vérité que
 voulez vous que fasse un homme à qui
 l'on demande : vous avez mal parlé de moi

Exemple de l'écriture souvent précipitée de Virginie (Source : archives Pierre Loti-Viaud)

Sur cette autre question, frôlant une fois encore la rupture redoutée, Virginie croit arracher des concessions substantielles : Crusita est restée dans l'ombre ; Loti s'engage, dans une lettre du 30 octobre 1894 à « *ne jamais faire servir [sa] plume à la gloire des arènes* ». Ces deux exemples montrent combien ont été sincère le débat et palpables ses enjeux. Contrairement à l'idée qu'on pourrait se faire, la littérature quant à elle leur sera demeurée plutôt extérieure. Virginie, grande lectrice, qui se flatte de posséder au château une bibliothèque de 12 000 volumes, destinataire de tous les livres de Loti à leur parution depuis 1893, dédicataire du roman majeur *Ramuntcho*, n'est jamais sollicitée au cours du travail d'écriture. Totalement séduite par ses lectures lotiennes, la dame n'a de recul que pour l'éloge. Si d'aventure, interrogée sur la pertinence d'un titre (« Reflet sur sombre route » - 4 avril 1899), elle se risque à une critique, ses remarques tombent à plat.



Exemple de lettre de Pierre Loti à Virginie (Source : archives Pierre Loti-Viaud, août 1894)

En politique, la discussion, plus tendue, ne fait bouger aucune position : Virginie reste hostile à l'Espagne pour laquelle Loti se déclare prêt à se battre (25 avril 1898) ; elle reste de même hostile au capitaine Dreyfus qu'elle reproche à son ami de défendre au prix d'une « volte-face » pour elle inexplicable. La châtelaine reste une femme d'ordre.

Ce n'est donc pas seulement par ses tubéreuses et ses roses, ses livraisons de fruits extraordinaires, ses plantations de palmiers, ses multiples cadeaux que Loti à Hendaye, et même à Rochefort, a vécu dans l'orbe d'Abbadia. C'est par ce constant débat. Le *Journal* et les innombrables lettres et mots de Virginie à Loti, de Loti à Virginie conservés dans la famille de l'écrivain, auxquels il m'a été généreusement donné accès, le restituent en partie. Au début convenu, retenu, le ton de ce courrier se libère à mesure, le « cher monsieur » cède à « l'ami très cher », les sentiments affluent plus spontanément. Le 13 octobre 1898, elle le quitte par un « *Là dessus je vous embrasse de tout mon cœur* » mais persiste à signer « V. d'Abbadie ». Lui ne s'adresse jamais qu'à « Madame » et prend congé sur d'invariables marques de respect, mais en manque de consolation, trouvant porte close à Abbadia, il lui avoue le 28 mai 1797 « Si vous aviez été là, j'aurais laissé tomber ma tête sur vos genoux, pour y pleurer. »

Si la présence de Loti à Hendaye et à Abbadia a littéralement enchanté l'existence de cette femme ennemie déclarée de la banalité, en retour, la vieille dame a joué auprès de l'écrivain, surtout dans les moments où il s'est cru « au bord de l'abîme », le rôle inédit d'une *bonne fée*, attentive à ses moindres désirs, sensible à ses moindres mots, et par-dessus tout, reconnaissante envers l'artiste et son œuvre « *au nom de toutes les âmes nomades emprisonnées dans des corps infirmes* » (7 décembre 1895). Elle lui a dû également le plaisir de la compagnie de Samuel, qu'elle a vu grandir et pu gâter d'étrennes étonnantes (automate musicien, âne, bicyclette...).

« éternel, immuable, le passé demeure. »

Triple est la marche du temps : hésitant, mystérieux, l'avenir vient vers nous ; rapide comme la flèche, le présent s'enfuit ; éternel, immuable, le passé demeure. Ces vers de Schiller qui ornent à Abbadia la chambre de Virginie, dite « bleue », scellent un des fondements de la philosophie que la châtelaine professait à l'unisson de son ami.

Quand Loti à bord du *Redoutable* mouillée en baie d'Along, apprend avec deux mois de retard la mort de « la vieille châtelaine », il note le

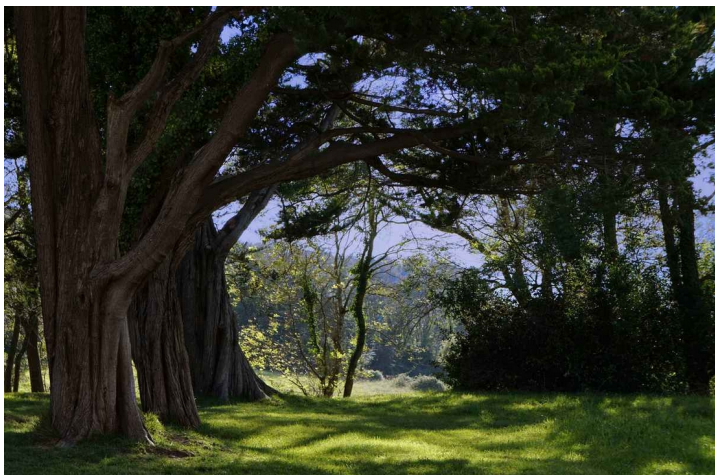
14 mai 1901 : « *Je l'aimais d'une vraie amitié, et elle me charmait. Elle incarnait pour moi un peu de l'âme du Pays basque, qu'elle m'avait révélée – Monter vers son château, les jours d'automne de là-bas, par les sentiers de scabieuses, était pour moi d'une mélancolie exquise et douce, parce qu'elle était là haut m'attendant [...]. J'avais aussi pour elle une sorte de tendresse d'enfant gâté, toujours un peu grondé, - car je lui confiais tout, - et toujours excusé. Il me restait mille choses à lui dire... Je reverrai toujours en souvenir ses bons yeux profonds. Une grande partie du charme du Pays basque s'en est allée avec elle, - et aussi une partie de mon passé... »*

Nostalgique de l'« exquise intimité » qui les liait, l'écrivain voyageur se rendra plusieurs fois en « pèlerinage » à Abbadia. Sauf Aragori, « tout changé » et vidé de son piano dès son premier retour (13 mai 1902), il retrouve les lieux tels quels, dans leur « charme ». Koko a été recueilli par son ami Borda, à Ascain. Il lui rend visite et caresse l'animal « *avec attendrissement, écrit-il, en souvenir de la chère vieille amie... »* Il se rejoue les musiques qu'elle lui avait fait aimer. La promenade dans le parc d'Abbadia, qu'il surnomme « le parc de la belle-au-bois-dormant » (6 octobre 1906) reste longtemps sa sortie hendayaise de prédilection. Mais la catastrophe arrive en avril 1912. Revenu sur les lieux, il découvre « Abbadia profané »...



Une partie du domaine d'Abbadia transformé après son legs en terrain de golf. (Source : Garcia, 1996)

« L'Institut de France, qui, semble-t-il, devrait être gardien de toute beauté, donne lui-même l'exemple du meurtre. Près d'Hendaye où j'ai mon ermitage, deux vieillards que j'affectionnais tendrement avaient en 1902 légué à l'Académie des sciences leur château et leurs bois qui s'étendaient jusqu'au bord des hautes falaises marines ; averti par la rumeur publique très accusatrice, j'y suis allé hier pour me rendre compte : hélas ! je n'ai plus trouvé trace des allées où je me promenais naguère avec ces vénérables amis ; les chênes étaient coupés et par endroits les souches arrachées. Ainsi une compagnie d'hommes distingués ou illustres, qui séparément désapprouveraient tous, a pu fermer les yeux sur ce vandalisme. » (Pierre Loti, *Le château de la belle-au-bois-dormant*, Calmann-Lévy, 1910, pp. 53-54)



Allée d'Abbadia bordée de cyprès de Lambert. ©JLM

POIRIER Jean-Paul, TURNER Anthony, *Antoine d'Abbadie*, Académie des Sciences, 2002

VALENCE Odette, *Une amie pittoresque de Pierre Loti*, Cahier Pierre Loti n°2, novembre 1952

DELPECH Viviane, *Le château d'Abbadia à Hendaye*, le monument idéal d'Antoine d'Abbadie, thèse de doctorat en Histoire de l'art, Pau, 2012

MICHELENA Manuel, *Hendaye, son histoire*, Anglet, 1997

PIERRE LOTI, Correspondance conservée dans la famille de Pierre Pierre Loti-Viaud

PIERRE LOTI, Correspondance conservée dans la famille de Jacques Pierre Loti-Viaud

PIERRE LOTI, *Journal*, Edition établie, présentée et annotée par A. Quella-Villéger et B. Vercier, Les Indes Savantes 2006-2017, 5 vol.

Mes plus vifs remerciements à Clarisse Bérail, Jocelyne Pierre Loti-Viaud, Céline Davadan.